

LES
FILLES DE
JOIE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Antunes Simoes, Lise

Les filles de joie

Sommaire: t. 2. L'heure bleue.

ISBN 978-2-89585-294-0 (v.2)

I. Titre. II. Titre: L'heure bleue.

PS8601.N87F54 2013 C843'.6 C2013-940180-6

PS9601.N87F54 2013

© 2013 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Illustration de la couverture: Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2013

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Lise Antunes Simoes

LES
FILLES DE
JOIE



L'heure bleue



LES ÉDITEURS RÉUNIS

CHAPITRE 1

Allongée sur le ventre, le visage enfoui dans les draps, Victoire attendait patiemment qu'Albert termine son affaire. À force d'avoir les reins cambrés, elle commençait à avoir mal au dos et elle se tortilla légèrement pour glisser un coussin sous ses hanches.

Voilà, c'était mieux.

De son côté, Albert continuait de la pénétrer en ahanant, sans se préoccuper d'elle. Il était de ces hommes qui ont du mal à jouir et qui s'énervent si la fille sur laquelle ils s'agitent essaye d'accélérer les choses. Victoire, avec ce genre de client, avait vite appris à se soumettre sans un mot, même si le coït, à la longue, l'irritait de plus en plus. Elle se contentait de remuer les fesses à l'occasion et de pousser quelques gémissements pour montrer à Albert qu'elle était toujours là et pour lui donner la vague impression qu'elle appréciait ce qu'il lui faisait.

La jeune fille rougissante et passive qu'elle avait été à ses débuts au *Magnolia* avait changé d'attitude. Une fois passé l'effet de nouveauté, lassés du corps inerte que Victoire leur proposait, les hommes avaient commencé à réclamer d'elle une participation plus active à leurs ébats. Madame Angèle avait reçu quelques plaintes. Le fantasme de l'adolescente déflorée avait atteint ses limites et Victoire avait dû apprendre à feindre le plaisir, comme le faisaient ses compagnes.

Finalement, avec un grognement étouffé, le corps d'Albert se raidit et il se mit à jouir. Victoire soupira. Elle allait bientôt pouvoir se décoller de cet homme moite qui sentait fort la sueur, et qui, par ses gestes trop brusques, la cognait et la pinçait

parfois sans même s'en rendre compte. La jeune femme aurait certainement quelques bleus, demain, comme cela lui arrivait à l'occasion. Sa peau marquait facilement.

— Tu as aimé ? demanda Albert tandis qu'il se retirait et se laissait tomber sur le dos, près d'elle.

— Oui, c'était bon. J'aimerais avoir plus souvent des clients comme toi...

Albert grogna de nouveau alors qu'un sourire s'épanouissait au milieu de sa figure. Victoire, en revanche, se pinça les lèvres pour retenir une grimace. Elle répétait cette réponse par automatisme chaque fois qu'un homme venait s'enquérir du résultat de ses prouesses amoureuses, et cela produisait toujours le même effet : l'expression d'un petit orgueil satisfait.

Les hommes étaient décidément stupides. Croyaient-ils vraiment avoir provoqué d'extraordinaires vagues de plaisir dans le corps d'une femme qui ne les tolérait en elle que parce qu'ils la payaient ? Croyaient-ils vraiment être les premiers à lui faire voir les étoiles alors qu'ils étaient peut-être les sixièmes à venir se répandre entre ses cuisses depuis le début de la soirée ? Pourtant, malgré cela, ils avaient la plupart du temps ce petit gloussement amusé qui indiquait qu'ils acceptaient de croire à quelque chose qui ne pouvait être rien d'autre qu'un mensonge aussi gros que leur orgueil de mâle.

Ceux qui arrachaient réellement des soupirs de plaisir à Victoire – et cela arrivait à l'occasion – n'avaient pas besoin de poser la question.

— Comment va ta femme ? demanda Victoire pour changer de sujet. Elle se remet bien de sa pneumonie ?

— Comme ci, comme ça, répondit Albert en croisant les mains derrière sa tête, peu pressé de se rhabiller et de libérer la chambre. Elle était déjà fatiguée par la naissance du petit, et sa

pneumonie n'a rien arrangé. Elle va un peu mieux, mais elle ne quitte pas encore le lit.

— Les enfants sont toujours avec vous ?

— Non, je les ai envoyés chez une tante, pour que leur mère puisse se reposer.

Victoire hocha la tête pour montrer qu'elle compatissait. Depuis qu'Albert était devenu un de ses clients réguliers, elle avait eu de nombreuses occasions de bavarder avec lui et elle connaissait déjà bon nombre de détails au sujet de sa famille. Les crises de colère de l'aîné, la maladie de sa femme, la maîtresse qu'il avait eue il y a plusieurs années et qui lui avait coûté une petite fortune... Il disait préférer les putains : avec elles, au moins, on savait à quoi s'en tenir et on ne risquait pas de les voir quitter leur maison de tolérance pour venir importuner les braves gens dans leur vie privée.

Albert était un amant trop brusque, mais c'était un compagnon de soirée plutôt gentil et il payait bien. Il donnait souvent à Victoire de généreux pourboires, et il lui avait offert pour le nouvel an un très beau livre que la jeune femme lui avait réclamé. Victoire n'aimait pas coucher avec lui, mais pour un client régulier il n'était pas si épouvantable, alors elle prenait son mal en patience.

Soupirant et s'étirant mollement, comme s'il se réveillait d'un délicieux sommeil, Albert finit par se lever pour se rhabiller. Victoire en profita pour s'éclipser.

— À la semaine prochaine ! lui lança-t-elle avant de disparaître.

Nue, uniquement vêtue de ses bas et de ses bottines montantes qu'elle ne prenait plus la peine de délayer, serrant le reste de ses vêtements contre sa poitrine, elle se glissa dans le couloir. Elle y croisa Madame Angèle, qui se trouvait en compagnie d'un client à qui elle présentait les filles en plein

travail en soulevant les rideaux qui masquaient les vitres sans tain. Comme la tenancière reportait toute son attention sur le client, Victoire se contenta de lui adresser un bref salut avant de s'esquiver dans la salle de bain.

Fatima y était déjà. Debout devant le lavabo, les seins nus et son jupon tombant sur ses hanches, elle grimaçait devant le miroir en enfonçant ses doigts dans son épaisse chevelure noire.

— Ah, je déteste quand ils font ça! grommela-t-elle à Victoire.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est Justin. Il m'a encore éjaculé dans les cheveux, ça fait deux fois qu'il me fait ça... C'est dégoûtant, j'ai horreur de ça!

Fatima avait des cheveux très épais, un peu crépus, et cela lui prenait un temps fou juste pour les laver chaque semaine. Elle se serait volontiers passée d'une giclée de sperme poisseux supplémentaire.

— Attends, je vais t'aider, fit Victoire. Penche la tête.

La jeune Marocaine s'inclina au-dessus du lavabo tandis que Victoire faisait couler un peu d'eau chaude et nettoyait les mèches souillées avec du savon. L'opération dura quelques minutes. Fatima, reconnaissante, se laissait faire comme une enfant.

Quand ce fut terminé, elle se releva et s'occupa de replacer sa coiffure. On était en plein hiver, les perles et les fleurs de tissus avaient remplacé depuis longtemps les fleurs fraîches du jardin.

— Tu étais avec qui? demanda-t-elle à Victoire, alors que cette dernière procédait à sa toilette intime.

— Albert.

— Il t'aime bien, celui-là, non ? Il ne venait pas si souvent, avant. Je crois qu'il est ici exprès pour toi...

— Ou alors, c'est parce qu'il n'a pas pu toucher sa femme depuis six mois, répondit Victoire, qui ne se faisait aucune illusion.

— Elle ne veut plus de lui ?

— Je ne sais pas comment ça se passe entre eux d'habitude, mais elle a accouché au début de l'hiver et ensuite elle a attrapé une pneumonie. Ils font chambre à part depuis ce jour-là.

— Et comment il est, au lit, ton Albert ?

— Tu ne l'as jamais eu ?

— Non. Il est bien ?

— Pas vraiment. Il n'est pas méchant, mais il n'est pas très agréable non plus. Disons que si je pouvais, je ne le prendrais pas...

Fatima eut un petit sourire.

— J'aimerais bien avoir le droit de choisir, pour une fois. Ça serait drôle de voir leurs têtes, à ces bonshommes ! fit-elle.

— On devrait proposer ça à Madame, renchérit Victoire. Organiser une soirée spéciale où les rôles seraient inversés...

Les deux filles se mirent à rire en imaginant la situation. Ce serait cocasse.

— J'ai fini, je redescends, déclara Fatima en achevant d'agrafer autour de sa poitrine le corset de velours bleu roi qu'elle avait porté toute la soirée.

— Au fait, Madame est dans le couloir avec un nouveau, ajouta Victoire. Il se cherche une fille.

— Il n'a pas demandé à nous voir dans l'antichambre ?

— Faut croire que non. Mais faut dire qu'il est arrivé tard, on était déjà occupées.

— Il a l'air comment ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas trop fait attention.

— Bah ! de toute façon, je n'ai pas le temps pour un nouveau, répondit Fatima. Ernest me fatigue depuis le début de la soirée pour m'avoir, il m'attend en bas.

Sur quoi la jeune Orientale caressa affectueusement l'épaule de son amie et quitta la pièce.



Cela faisait maintenant plusieurs mois que Victoire était arrivée au *Magnolia*. Dehors, la neige ne tombait plus aussi souvent. C'était le temps des grands froids, et l'épaisse couche blanche qui recouvrait la ville avait glacé en figeant tout sur son passage. Les rues principales, dégagées à grand mal, restaient encore praticables, mais les rues secondaires disparaissaient sous la neige et Montréal vivait au ralenti, comme si rien ne comptait plus en dehors de la chaleur des foyers. La rue Clark n'échappait pas à la règle : des congères énormes s'amoncelaient sur les trottoirs, rendant périlleuse la circulation des piétons et impossible celle des voitures. Depuis les fenêtres du *Magnolia*, où Victoire aimait se poster pour observer la vie au-dehors comme une chatte qui s'ennuie, il n'y avait maintenant plus grand-chose à regarder. Quant au joli jardin où les filles déambulaient habituellement pendant des heures, il était enfoui sous trois pieds de neige. On y avait ménagé quelques sentiers pour que les filles puissent se dégourdir un peu les jambes, mais le froid était si vif qu'il les décourageait. Aucune d'elles ne possédait de vêtements assez chauds pour supporter des températures si basses.

Parfois, le ciel extraordinairement bleu et la lumière vive attiraient les gens dehors. On venait alors par centaines patiner sur les étangs et sur le fleuve gelé, on organisait de grandes fêtes, on allumait partout des braseros et des flambeaux, et le peuple redécouvrait sa ville sous la neige. Mais cette vie-là ne parvenait pas jusqu'au bordel de Madame Angèle, où les filles cloîtrées ne sortaient guère que pour se rendre discrètement à l'église ou bien pour accompagner un client en ville. Elles devaient se contenter de rêver en écoutant les hommes raconter leurs sorties familiales, d'autant que la maison elle-même semblait rapetisser pendant l'hiver. On ne lésinait pas sur le bois pour chauffer les salons le soir, quand les clients étaient là et que les filles s'effeuillaient lentement tout au long des heures, mais dans la journée seul le premier des trois était allumé. Entre la chaleur relative de leurs lits, au grenier, et celle du premier salon ou du foyer de la cuisine, les options étaient restreintes pour passer la journée.

Cette vie recluse rendait Victoire nostalgique. Les grands prés immaculés de Boucherville lui manquaient, ainsi que le Saint-Laurent gelé sur lequel elle s'était toujours aventurée avec intrépidité, même lorsque la glace, pas encore assez solide, craquait sous ses pas. Elle aurait bien aimé, elle aussi, s'emmitoufler jusqu'au nez dans des pelisses et des écharpes de laine douce et aller assister aux fêtes hivernales qui se déroulaient sur le bord du fleuve, mais elle devait se contenter des jeux de cartes au coin du feu. Dans ce contexte, aider Anne à passer l'argenterie au blanc d'Espagne ou bien confectionner ces petits pains dont Dorine avait le secret devenait une activité de choix. Tout était bon pour tuer le temps, en attendant huit heures, heure à laquelle le *Magnolia* ouvrait ses portes. C'étaient les clients qui, en s'installant dans les salons, apportaient les nouvelles de l'extérieur et le vent frais dont les filles avaient besoin pour ne pas mourir d'ennui dans le confinement de leur maison.

Comme les journées se ressemblaient toutes, Victoire en venait à oublier les jours de la semaine. C'étaient les visites de la vendeuse à la toilette, Madame Grenon, qui lui rappelaient que l'on était mardi, ou bien encore les livreurs qui passaient tous les samedis matin pour remplir la réserve à bois de la maison. Une présence qui faisait d'ailleurs s'agiter les filles... Elles attendaient avec autant d'impatience les colifichets de Madame Grenon que les clins d'œil des livreurs de bois. Le samedi, dès qu'on entendait la charrette des livreurs s'arrêter dans la cour, il y avait toujours une multitude d'explications pour justifier que les filles se trouvent dans la cuisine à cet instant précis. L'une voulait du thé, l'autre faisait bouillir ses petites éponges à vinaigre, deux autres prétendaient se réchauffer auprès du grand poêle... Et lorsque la porte de la cour s'ouvrait et que les livreurs entraient, les bras chargés de bûches, pour remplir la petite pièce qui servait de réserve à bois, elles leur adressaient de larges sourires.

— Oh, pauvres de vous! s'exclamait l'une. Il doit faire si froid, dehors!

— C'est donc vous que je dois remercier lorsque je me chauffe au coin du feu! ajoutait une autre.

— Vous êtes bien courageux, avec ce froid... renchérisait une troisième avec un air admiratif.

Il faut dire que les livreurs venaient généralement par groupes de trois ou quatre. Ces jeunes et solides gaillards, la peau tannée par le soleil et le froid, avaient l'œil rieur et des dents blanches qui étincelaient à travers leurs sourires. Les filles profitaient de l'occasion pour échanger quelques mots avec eux, et leur offraient du café bien chaud. Si Madame Angèle n'était pas dans les environs, elles s'essayaient même parfois à cueillir un baiser ou une caresse. À force de se croiser toutes les semaines, on finissait par se connaître un peu.

— L'hiver dernier, nos livreurs n'étaient pas aussi efficaces que vous. Je suis contente que Madame ait changé de fournisseurs! ne cessait de répéter Ninon, qui distribuait sourires et œillades à chaque livreur sans distinction.

Les filles se regardaient alors avec un air entendu que Victoire ne comprenait pas, jusqu'à ce que Toinette finisse par lui expliquer :

— On avait d'autres livreurs de bois, avant, mais Ninon a eu une aventure avec l'un d'eux. Il s'appelait Pierric. Ça a duré pendant plusieurs mois. Au début de l'été, alors qu'on n'avait plus besoin de bois et que Madame avait cessé d'en commander, il a continué à venir ici, seul. Il demandait à parler à Ninon, ils passaient un peu de temps ensemble. Deux ou trois fois, Ninon a obtenu l'autorisation de sortir de la maison pour aller voir sa famille, mais tout le monde se doutait que c'était pour aller retrouver son amoureux.

— Et comment ça s'est terminé?

— Ninon s'est mise à parler de mariage. Elle voulait signer une reconnaissance de dettes à Madame, en lui jurant qu'elle allait continuer de la rembourser petit à petit, en travaillant avec son homme. Lui avait l'air d'accord. Ils avaient calculé qu'ils en auraient pour cinq ou six ans à tout rembourser et qu'ensuite Ninon serait tranquille. Mais Madame n'a jamais voulu.

— Pourquoi? Si elle récupérait son argent? Ce n'est pas aussi simple... répondit Toinette d'un ton grave. Ninon travaille bien, les clients l'apprécient. Elle rapporte beaucoup d'argent à la maison. Pour Madame, perdre Ninon aurait été un trop grand manque à gagner. Elle aurait pu la remplacer, mais qui te dit que la nouvelle aurait eu autant de succès?

Victoire en resta bouche bée. Elle comprenait de mieux en mieux que le lien qui unissait la tenancière à ses filles ne

concernait pas seulement l'argent de la dette. L'enjeu était bien plus grand.

— Alors, elle les a séparés ? demanda-t-elle.

— Oui. Pierric avait pris l'habitude de venir tous les dimanches, c'était sa journée de congé. Un jour, il n'est pas venu. Et ç'a été terminé, Ninon ne l'a plus jamais revu.

— Que s'est-il passé ? Il est parti, comme ça ? Après lui avoir promis de l'épouser, de l'aider à rembourser sa dette ?

— On ne sait jamais ce qui se passe dans la tête des hommes, tu sais, répliqua Toinette. C'était un bon gars, Pierric, mais quand il n'avait plus un sou, il ne se gênait pas pour en réclamer à Ninon, tu peux me croire ! Et elle, elle donnait de bon cœur. Moi, je pense plutôt que Madame a proposé une belle petite somme à Pierric en lui faisant jurer de ne plus jamais remettre les pieds au *Magnolia*. Et ça a marché.

— Oh, pauvre Ninon... Elle n'a pas dû saisir ce qui se passait !

— Elle l'a attendu longtemps, son Pierric. Elle a beaucoup pleuré, c'est sûr, mais ça ne l'empêche pas de s'acoquiner avec les nouveaux livreurs. Regarde les yeux qu'elle fait à ce Marius, maintenant.

— Je suppose que Pierric ou un autre, au bout du compte, ça ne fait pas une grande différence, ironisa Victoire.

Toinette haussa les épaules.

— Bah ! ne la juge pas trop vite, fit-elle. Elle sait qui elle est, c'est tout. Elle veut seulement décrocher un bon parti, et si ça ne marche pas avec l'un, elle essaiera avec l'autre. Ça finira peut-être par fonctionner un jour... Au moins, elle a la présence d'esprit de se chercher un amoureux parmi les gens de son milieu. Elle ne fait pas comme Joséphine, qui attend que son Georges se décide à l'épouser – parce qu'elle rêve, celle-là !



Pour combattre la morosité qui gagnait ses filles et pour maintenir une ambiance agréable dans sa maison, Madame Angèle mettait l'accent sur les fêtes qui se déroulaient au *Magnolia*. Elle redoublait d'ingéniosité pour faire d'un évènement anecdotique le prétexte à une soirée grandiose. Dans ce contexte, aucun anniversaire ne fut oublié.

Pour Clémence, en particulier, on mit les bouchées doubles : non seulement il s'agissait de la favorite de la maison, mais elle allait avoir vingt ans, un âge symbolique qu'il fallait souligner dignement.

Blonde, pulpeuse, la peau blanche et des yeux bleus et ronds comme ceux d'une poupée, Clémence portait bien son doux surnom de « Porcelaine ». Hormis, peut-être, le fait qu'elle ne se brisait pas facilement. Au contraire, son caractère contrastait fortement avec son apparence, car elle régnait sans partage sur la maison. Capricieuse, presque colérique, capable d'une répartie aussi cinglante que pleine d'esprit, elle amusait beaucoup les clients du bordel qui toléraient chez elle ce qu'ils n'auraient jamais supporté de la part de leurs filles ou de leurs épouses. Clémence savait manier la carotte aussi bien que le bâton, et ils s'y soumettaient avec humour.

Pour les pensionnaires de la maison, en revanche, il y avait des règles à respecter. La réputation que Clémence avait acquise auprès des clients lui valait certains avantages : elle avait sa propre chambre, où elle avait le luxe de dormir seule, exigeait qu'on lui cède la place à table ou dans la salle de bain, et ne payait pas toujours les bouteilles de vin qu'elle débouchait. Elle était aussi la seule à disposer d'une couette de plumes et elle possédait quelques belles robes d'intérieur qu'elle pouvait porter dans la journée, tandis que les autres filles devaient se contenter de jupes et de chemises ordinaires.

Victoire la fréquentait peu. Une concurrence naturelle s'était installée lorsque la jeune femme était arrivée au *Magnolia* et qu'elle avait accaparé l'attention des clients pendant plusieurs semaines. Clémence savait bien que l'effet de nouveauté des « petites nouvelles » n'était que passager, mais elle s'était tout de même montrée particulièrement méfiante. Les deux filles ne se disputaient pas, mais elles se côtoyaient sans pour autant se lier d'amitié et ne se parlaient jamais sans une certaine froideur.

Les choses s'arrangèrent lorsque Porcelaine redevint le centre d'attention. La fête qu'on organisa en son honneur acheva de lui redonner l'assurance qu'elle était, de nouveau, l'unique vedette de l'établissement.

Ce soir-là, on accrocha dans les salons une invraisemblable quantité de banderoles colorées et de rubans, le tout agrémenté de fleurs de tissus. Dans le premier salon, on réarrangea les fauteuils et les sofas de manière à ce qu'ils soient en face du piano droit, afin que Clémence puisse divertir tout le monde en chantant un petit récital qu'elle avait préparé et pour lequel on avait demandé à Éloïse de l'accompagner au piano.

Les tables se couvrirent de bouteilles de champagne et de petites bouchées délicieuses – pains, brioches fourrées, tartelettes, fruits confits. Madame Angèle avait bien calculé son affaire, car il se présenta encore plus de clients qu'à l'accoutumée : même s'ils ne pouvaient pas tous passer la nuit avec la principale intéressée, ils venaient au moins lui rendre hommage et se rabattaient ensuite sur ses compagnes.

Clémence fut littéralement couverte de cadeaux. Elle reçut des bijoux, des étoiles de fourrure, une ravissante paire de gants en chevreau, et même une superbe pièce de dentelle assez grande pour se faire tailler une robe. Mais le clou de la soirée fut le cadeau que lui offrit Armand.

Alors que Clémence, rayonnante, babillait et s'exclamait à chaque présent déballé, Armand présenta en dernier une grosse boîte à chapeau.

— Ça roule à l'intérieur, on dirait! lança Clémence, en soupesant le paquet en riant. Qu'est-ce que c'est?

— Ouvre donc, ma jolie, répondit Armand. J'espère que ça te plaira...

À l'instant précis où la jeune femme dénouait les rubans, la boîte commença à s'ouvrir toute seule, sous l'impulsion d'on ne savait quoi. Clémence, incrédule, laissa échapper un petit cri. Elle souleva alors le couvercle, révélant un adorable chiot qui, le museau en l'air, clignait des yeux sous la lumière.

Dans le salon, il y eut des exclamations de joie et de surprise, tandis que Clémence, pour une fois, restait bouche bée. Stimulé par toute cette agitation autour de lui, le chiot se mit à japper et se dressa sur ses pattes pour essayer de sortir de la boîte.

— Un chien! s'écria Olivia en battant des mains.

— Qu'il est mignon!

— Oh, il est adorable, regardez-le!

Alors que Clémence tendait les bras pour prendre l'animal et que les filles s'approchaient pour mieux le voir, les clients qui avaient offert les premiers présents réprimèrent des grimaces. Armand avait visé juste: son cadeau venait de voler la vedette aux précédents.

Pendant un moment, tout le monde se précipita pour le caresser, il y eut des cris admiratifs et un remue-ménage tel que le chiot finit par se blottir contre Clémence, couinant et roulant des yeux dans toutes les directions. Il avait une petite tête toute noire, avec un museau blanc qui remontait en flèche entre ses yeux, et quelques taches feu sur les joues et les sourcils. Le dos

était noir, le ventre et les pattes blanches, et son poil long était d'un soyeux incomparable.

— C'est un King Charles Spaniel, un mâle, déclara Armand alors qu'on lui demandait d'où venait l'animal. Une de mes chiennes a eu une portée récemment, ça tombait à point nommé.

— Quel âge a-t-il ? Il est si petit !

— Pas tant que ça, il a déjà presque trois mois. Mais cette race n'est pas très grande, c'est un chien de compagnie.

— Dis, Clémence, comment vas-tu l'appeler ?

— On devrait l'appeler Cannelle, à cause de la couleur de ses joues...

— Ou alors Caramel, ça sonne mieux.

— Mais non, pas Caramel, il est bien plus noir que brun ! Plutôt Réglisse, dans ce cas !

— Ma parole, peut-on l'appeler autrement que par un nom de nourriture ? C'est un chien, pas une sucrerie ! Je propose Elliot. Ou alors Adam.

— Domino ? Gulliver ? Euh... Nelson ?

— Et pourquoi pas Charlie, tout simplement ? Ça ferait honneur à sa race !

— Oh oui, j'aime bien Charlie !

Au milieu de ce brouhaha, Clémence était soudain incapable de parler. Des larmes plein les yeux, elle enfouissait son visage dans la fourrure de la petite bête, qui lui répondait en lui léchant le nez et les joues à petits coups de langue rose.

C'est alors que Madame Angèle intervint.

— Vous ne me facilitez pas la tâche, mon cher ami, fit-elle à l'intention d'Armand. Je n'avais pas prévu héberger un chien dans cette maison.

Elle était souriante, mais juste assez ferme pour que tout le monde comprenne qu'elle désapprouvait. Si elle espérait qu'Armand reprenne son cadeau, elle fut pourtant déçue, car celui-ci répondit en haussant les épaules, de l'air de celui qui ne se tracasse pas :

— Ces bêtes sont très calmes et douces, et puis voyez comme notre Porcelaine est heureuse ! N'est-ce pas la plus belle fête qu'on pouvait lui organiser ? Ça n'arrive pas tous les jours d'avoir vingt ans, il fallait bien souligner l'évènement...



La fête se termina très tard et ce ne fut que vers midi que les filles émergèrent enfin de leurs chambres pour se retrouver autour de la grande table de la cuisine. Clémence, en peignoir, une étole de fourrure autour du cou, tenait son chiot sur ses genoux. Elle venait d'annoncer qu'elle retenait le nom de « Charlie » pour le baptiser lorsque Madame Angèle entra.

— Tu ne penses pas sérieusement garder cet animal ? demanda-t-elle tout de go à la jeune femme.

— Mais, Madame, protesta Clémence, on me l'a offert ! Il est à moi !

— Et où vivra-t-il ? Tu crois vraiment que cette maison est faite pour un chien ? Qui va s'occuper de lui ?

— Moi, bien entendu ! Je lui donnerai à manger, il dormira dans ma chambre, je l'emmènerai dehors...

— Et quand tu travailleras, tu l'emmèneras avec toi aussi ? ironisa la maîtresse de maison.

— Il pourra rester dans ma chambre...

— Et hurler à la mort toute la soirée parce qu'il s'ennuie? Voyons, sois un peu raisonnable. Que feras-tu d'un chien?

Clémence commençait à se renfrogner. Elle avait resserré son étreinte sur le petit animal qui remuait maintenant pour se dégager.

— Madame, intervint alors Victoire, je crois que nous aimerions toutes garder ce chien ici. Il nous tiendra compagnie. Ce sera le chien de Clémence, bien sûr, mais nous sommes prêtes à en prendre soin à sa place quand elle sera occupée. N'est-ce pas, les filles? ajouta-t-elle en se tournant vers ses amies.

Toutes approuvèrent vigoureusement. Les arguments commencèrent à fuser pour expliquer comment chacune promettait de s'investir dans les soins à prodiguer à l'animal, mais aussi pour rassurer Madame Angèle sur le fait que ce chien ne serait un désagrément pour personne.

Alors que le débat s'intensifiait et que le ton se durcissait de part et d'autre, la tenancière finit par lâcher du terrain. En face d'elle, les filles faisaient front commun pour conserver l'animal et elle craignait de s'attirer leurs foudres si elle se débarrassait de l'encombrant cadeau. Elle devait veiller au maintien du bon moral de ses travailleuses et, aujourd'hui, leur joie de vivre passait par ce chiot.

— Très bien, très bien! s'exclama Madame Angèle pour mettre fin au débat. Cette bête restera ici, puisque vous y tenez tant. Mais je vous préviens, je vous tiendrai toutes pour responsables s'il crée des problèmes. S'il gêne la bonne marche de la maison, je n'hésiterai pas à vous l'enlever. Quant à toi, ajouta-t-elle à l'intention de Clémence, tu me devras un dollar par jour pour sa nourriture. Pour ce qui est du reste, je vous laisse vous débrouiller entre vous. Est-ce que nous sommes d'accord?

Les filles acquiescèrent. Madame Angèle réfléchit encore, jeta un dernier regard au chiot qui cherchait à présent à grimper sur la table pour l'explorer, puis elle eut un petit mouvement sec du menton et tourna les talons.

— Charlie ! fit alors Victoire en battant des mains devant le petit chien. Tu restes avec nous !

Et Charlie se mit à japper joyeusement.



Pendant les jours qui suivirent, le chiot ne put pas trotter librement sans que des mains se tendent vers lui à chaque instant. Clémence ne le lâchait pas des yeux, et lorsque cela lui arrivait, il se trouvait toujours une des filles pour attraper l'animal avec une convoitise non dissimulée. Toutes voulaient jouer avec lui, le caresser, lui préparer à manger, au point que Charlie ne savait plus où donner de la tête. Tout énervé, il se mettait alors à aboyer, ce qui lui valait aussitôt des « chuuuut » affolés. Comme Madame avait menacé de se débarrasser du chien s'il devenait gênant, les filles essayaient de le faire passer aussi inaperçu que possible, tout en provoquant exactement l'effet inverse.

Parmi les filles qui cousaient elles-mêmes leur linge, on mit en commun des restants de tissus pour lui confectionner un matelas où dormir. Les plus habiles lui brodèrent même un joli collier. Chacune à sa façon tenait à participer au bien-être de l'animal. Quant aux soirées, ce dernier les passait enfermé au grenier, sous la garde des pensionnaires qui prenaient leur congé.

Mais tandis que Charlie prenait ses marques dans la maison, Victoire songeait aux autres cadeaux que Clémence avait reçus. Elle finit par en parler à Toinette, un matin où les deux filles se prélassaient dans la chaleur de leur lit, pas pressées de traverser le grenier et l'escalier glacés pour descendre à la cuisine.

— Wilfrid a été généreux, sa broche en rubis est une merveille... Et elle a reçu trois étoiles en fourrure, alors qu'elle ne sort même pas de la maison ! Qu'est-ce qu'elle va faire de tout ça ?

— Les revendre, bien entendu ! répondit Toinette. Ça lui fera un peu d'argent de poche.

— Un peu ? Mais il y en a pour une fortune ! Elle pourrait rembourser sa dette en deux jours, avec tout ça !

Toinette éclata de rire.

— Ça, ça m'étonnerait ! Clémence doit beaucoup d'argent, peut-être même plus que toi et moi réunies. Et puis, Madame trouvera bien un moyen ou un autre pour lui confisquer la moitié de ses cadeaux. N'oublie pas qu'elle contrôle et approuve tout ce qu'on reçoit de la part des clients. En tout cas, ce qu'on reçoit de manière officielle...

Les deux jeunes femmes échangèrent un regard entendu. Victoire songea aux petits pourboires que les clients lui glissaient à l'occasion et qu'elle gardait bien précieusement dans son petit butin, caché sous l'armoire.

Toinette, qui devait penser à sa propre cachette, soupira en revenant au sujet principal.

— De toute façon, si tu veux troquer un cadeau contre de l'argent, tu ne peux le faire qu'avec Madame, ou à la rigueur Madame Grenon. Et, tu peux me croire, elles ne donnent jamais très cher pour ça ! Le mieux, c'est encore d'essayer de revendre les bijoux en douce, pendant une sortie avec un client où tu n'es pas trop surveillée, mais ce n'est pas toujours facile à faire.

— Madame oserait lui confisquer carrément ses cadeaux, tu crois ?

— Oh, si tu penses qu'elle va s'en priver... Il suffit que Clémence fasse une petite erreur et Madame lui retirera une de ses étoiles en punition, par exemple. Que veux-tu qu'elle dise, Clémence? Si elle proteste, Madame lui dira qu'elle peut aussi bien aller travailler ailleurs!

— Elle ne pourra pas renvoyer Clémence aussi facilement. Si on leur enlève Porcelaine, les clients seront furieux. C'est la favorite de la maison!

— Ça, c'est vrai. C'est bien pour ça qu'il vaut toujours mieux être la favorite, ça donne plus de privilèges. Mais, c'est Madame qui fait la loi, ici, et Clémence, en acceptant ce chien, vient de se mettre dans une situation plus délicate...

Victoire fronça les sourcils. Qu'est-ce que Charlie avait à voir là-dedans? Il n'avait pas de valeur matérielle, lui. Au contraire, Clémence se chargeait de frais supplémentaires pour pouvoir le nourrir et le loger, ce qui la contraignait à faire encore plus de clients. Madame Angèle devait finalement être bien aise de l'avoir autorisée à garder l'animal.

— Que veux-tu dire? demanda Victoire. Tant que Clémence travaille juste un peu plus pour payer les frais du chien, où est le problème?

— Elle va s'y attacher, à cette bête, répondit doucement Toinette, et nous toutes avec. Ça donne à Madame une emprise supplémentaire.

Mais alors que Victoire, qui ne comprenait pas où Toinette voulait en venir, s'apprêtait à répliquer, son amie se leva. La conversation s'arrêta là.



À vingt-huit ans, Toinette était la doyenne des filles du *Magnolia*. Réservee, détestant les conflits, elle se conduisait comme une grande sœur et veillait à maintenir l'harmonie

dans la maison. Avec des caractères bien trempés comme ceux de Clémence ou de Joséphine, ce n'était pas toujours chose aisée, mais Toinette prenait son rôle très à cœur. Elle travaillait chez Madame Angèle depuis plus longtemps que toutes les autres, ce qui lui valait un respect inconditionnel de la part des filles.

Elle avait un peu redouté l'arrivée d'une nouvelle, ne sachant pas trop avec qui elle allait devoir partager sa chambre, mais elle avait rapidement été rassurée : Victoire était d'un tempérament paisible et franc, et elle s'était adaptée à sa nouvelle vie avec une facilité déconcertante.

— Madame a de la chance d'être tombée sur une fille comme Victoire, avait-elle un jour raconté à Olivia. C'est une fille intelligente qui a vite compris comment elle pourrait tirer le meilleur parti de sa situation.

— Ça n'a rien à voir avec la chance, avait rétorqué l'autre. Madame connaît bien le métier, elle ne choisit pas n'importe qui, c'est tout.

— Alors, elle a eu le nez fin, parce qu'elle ne pouvait pas savoir à l'avance si ça allait bien se passer ou pas. C'est la première fois que Victoire travaille dans un bordel. Elle n'est pas comme toi ou moi, tu sais : elle vient d'une famille de gens bien, et elle aurait dû y rester.

Olivia avait haussé les épaules avec l'air de celle qui s'en moque. Les malheurs qui avaient amené Victoire à se prostituer ne semblaient pas la concerner le moins du monde.

Il en allait autrement pour Toinette et elle gardait un œil bienveillant sur sa compagne de chambre.

C'était un cap difficile à franchir que de s'adapter à la vie de prostituée. Faire le deuil de son propre corps, apprendre à se réfugier dans sa tête pour ne pas se laisser meurtrir par les hommes qui passaient les uns derrière les autres, certains

moins tendres que d'autres. Parfois, Toinette regrettait presque d'avoir aidé Victoire à s'habituer à cet étrange travail, comme si l'élève avait trop bien appris ce que le maître lui avait enseigné. Si Victoire s'était montrée moins souple, elle aurait beaucoup souffert, bien sûr, mais peut-être se serait-elle déjà rebellée? Peut-être Madame s'en serait-elle débarrassée? Peut-être la jeune femme aurait-elle déjà quitté le monde des bordels? Sauf que – Toinette le savait trop bien – les dettes contractées ne disparaissent jamais comme par enchantement. Et une fois qu'une maîtresse de maison vous prenait en charge, vous deveniez sa propriété.

C'étaient les paroles de Victoire qui effrayaient parfois Toinette. Lorsque la jeune femme s'extasiait sur la magnificence des robes ou des cadeaux, sur les tables qui croulaient de nourriture et de bons vins, sur les clients élégants qui savaient si bien vous charmer par leur conversation. Chaque fois que Victoire trouvait des avantages à vivre au *Magnolia* ou qu'elle enviait le sort de ses compagnes, Toinette se crispait un peu. Elle était bien consciente, au fond d'elle, qu'aucune des filles de Madame Angèle n'était un exemple à suivre. Elle ne voulait pas que Victoire suive leurs pas en se disant que cette vie-là en valait bien une autre.

Le pire serait de se résigner à son sort.

— Ne reste pas trop longtemps dans le métier, ne cessait-elle de lui répéter.

— Bah! qu'est-ce que je risque? répliquait candidement Victoire. La vie est bien plus confortable dans cette maison que dans le logement que j'avais avant, quand je travaillais à l'usine, tu peux me croire!... Et puis, regarde-toi: ça fait treize ans que tu travailles, et pourtant tu es toujours aussi jolie!

Ce à quoi Toinette répondait généralement par un sourire triste.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. À une époque, j'aurais pu partir, faire autre chose. Maintenant, je ne peux plus. Alors, pense à t'en aller d'ici pendant que tu as encore la possibilité de le faire...

Mais Victoire était encore trop occupée à chercher tous les avantages possibles de cette drôle de vie pour compenser le poids des hommes qui pesait sur elle toutes les nuits.

Et ça, c'était quelque chose que Toinette comprenait fort bien.



Victoire, qui venait de tout perdre, abattit ses cartes sur la table.

— Tu as triché ! protesta-t-elle en pointant son voisin.

Louis prit un air faussement innocent, les yeux pétillant de malice.

— Moi ? Jamais de la vie ! se défendit-il.

— Il a triché ? Vraiment ? s'exclama Clémence en ouvrant ses grands yeux de poupée.

— Mais oui ! Je l'ai vu, il a glissé une carte dans sa botte !

— C'est faux, voyons ! Ma chère Victoire, il faut savoir accepter la défaite avec dignité...

— Louis, si tu as vraiment triché, tu vas le payer cher... gronda doucement Clémence, qui détestait les mauvais joueurs.

L'accusé éclata de rire.

— Allons bon ! Voilà que Porcelaine se monte aussi contre moi ! C'est un complot, ma parole !

— Il faut dire que tu ne ménages pas tes effets quand tu écrases tes adversaires, ironisa Gabriel. Je comprends que Victoire soit furieuse...

— Mais je ne suis pas furieuse! s'exclama Victoire. Simplement, ce n'est pas juste que Louis gagne tout s'il a triché. Et je suis certaine qu'il l'a fait!

La soirée était déjà bien avancée. Après avoir fait trois clients, Victoire était redescendue au salon et s'était jointe à Clémence, Louis et Gabriel, qui cherchaient un quatrième joueur pour une partie de cartes. Comme Madame Angèle interdisait que l'on joue pour de l'argent dans sa maison, on s'était rabattu sur des poignées de dragées, prises dans l'une des grandes coupes placées sur les consoles. Victoire venait de perdre de façon magistrale, mais elle n'avait pas l'intention de quitter la table sans régler ses comptes.

Louis rit de nouveau et tira sur son cigare avec l'assurance de celui qui ne craint rien.

— Tu veux vérifier? demanda-t-il avec un petit air narquois tout en soulevant la nappe qui recouvrait la table de jeu pour inviter Victoire à se faufiler dessous.

La jeune femme fit la moue. Elle se doutait bien de ce qui l'attendait, mais elle avait trop envie de rabattre son caquet à ce beau parleur, qui se vantait depuis le début de la partie d'être un joueur d'une finesse extraordinaire et qui se moquait trop facilement des défaites de ses compagnons de jeu. Il avait amoncelé un nombre impressionnant de dragées – seule Clémence parvenait encore à se maintenir à flot – jusqu'à ce que Victoire le voie à deux reprises glisser discrètement quelque chose sous la table en faisant mine de se gratter la jambe.

Il s'agissait pour la jeune femme de prouver qu'elle avait raison et qu'elle avait percé à jour le petit manège de Louis. Sans hésiter, elle se leva pour repousser sa chaise en arrière et

rampa sous la table. Autour d'elle, des commentaires et des éclats de rire fusèrent de toutes parts.

— Elle a du caractère, cette petite !

— Méfiez-vous, mon ami, elle pourrait vous mordre !

Victoire, qui avait abandonné son déshabillé sur le dossier de sa chaise, n'était vêtue que d'une chemise, d'une culotte blanche bordée de rubans et de ses bas de fine laine qui bâillaient un peu lorsqu'elle les portait trop longtemps. Quant à la table de jeu, elle était recouverte d'une lourde nappe de velours qui tombait jusqu'au sol. En passant sa tête en dessous, avec cette nappe qui retombait maintenant sur ses reins et qui devait mettre joliment ses fesses en valeur, elle se savait à mi-chemin entre le ridicule et la provocation.

Elle n'en avait cure : il s'agissait d'abord de prouver qu'elle avait raison.

Comme Louis était officier dans la marine marchande, il portait la plupart du temps son uniforme réglementaire, composé d'une tunique sombre à boutons, d'un pantalon droit et de grandes bottes qui montaient au genou. Lorsque Victoire voulut lui saisir la jambe, celui-ci commença par gigoter, juste pour la taquiner. La jeune femme ne se laissa pas démonter : elle finit par lui attraper fermement la jambe pour la maintenir au sol, et elle parvint à insérer ses doigts dans le haut de sa botte afin d'y chercher la carte de jeu.

— Elle me chatouille ! s'exclama Louis par-dessus la table, provoquant la risée des autres clients.

— J'aimerais assez qu'elle vienne me chatouiller au même endroit ! commenta un autre.

Les hommes riaient, les filles se mirent à encourager Victoire.

— Allons, ne te laisse pas faire, ma chérie ! entendit-elle derrière elle en reconnaissant la voix de Toinette.

Au moment où Victoire s'apprêtait à s'extirper de sous la table, Louis glissa ses deux mains et lui attrapa la tête pour la serrer entre ses genoux. La jeune femme s'y attendait. Elle se débattit sans rien dire, recula enfin et se releva.

Ébouriffée, les joues rouges mais le regard brillant, elle brandit à bout de bras ce qu'elle avait saisi à l'intérieur de la botte de Louis, surprise elle-même de sa découverte. Il n'y avait non pas une ou deux cartes de jeu, mais six.

— Ah! Qu'est-ce que je disais! s'écria-t-elle en prenant toute l'assemblée du salon à témoin. Louis est un tricheur!

— Quoi? Jamais de la vie! se défendit-il avec une mauvaise foi teintée de rire. Ces cartes ne sont pas à moi!

— Elles étaient dans ta botte!

— Qu'est-ce qui prouve que ce n'est pas toi-même qui les y as mises!

Dans le salon, les autres clients s'amusèrent beaucoup de l'anecdote. Certains prenaient parti pour Louis, d'autres pour Victoire.

— Cette partie est truquée, tu peux rendre tes dragées, rétorqua Victoire, qui ne voulait pas lâcher le morceau.

— Mais non! Je les ai gagnées honorablement, il n'y a pas de raison... protesta encore Louis.

Il riait toujours, mais Victoire sentait bien qu'il ne cédait pas d'un pouce. Il ne s'agissait de rien d'autre qu'une petite bataille d'ego et, dans ce domaine, Louis ne manquait pas d'énergie: puisque les cartes tirées de sous la table ne suffisaient pas à prouver sa mauvaise foi, il fallait que Victoire mette fin rapidement à l'échange pour conserver son avantage.

— Ne dit-on pas que «bien mal acquis ne profite jamais»? déclara-t-elle.

Sur quoi elle prit dans la pile de Louis une large poignée de dragées et les fourra toutes d'un coup dans sa bouche.

Cette fois, l'assemblée, hilare, se mit à applaudir tandis que Victoire, les joues déformées, tentait de mâcher grossièrement ses bonbons et de les avaler sans en recracher la moitié. Quant à Louis, finalement plus amusé que vexé par la situation, il se mit à rire et leva son verre à la santé de la jeune femme en reconnaissant enfin sa défaite.



Victoire mâchait encore quelques restes de dragées lorsqu'elle quitta la pièce pour se rendre dans le salon voisin, où se trouvait une grande carafe de vin. Elle se versa un verre, le coupa avec de l'eau et le but d'un trait pour faire passer tous les bonbons qu'elle venait d'engouffrer.

— Quelque chose me dit que Louis va se mordre les doigts pendant longtemps d'avoir voulu te jouer un tour, fit une voix près d'elle.

Victoire se retourna enfin pour découvrir Laurent, appuyé sur la table près d'elle, un verre à la main et le regard amusé.

— Je n'aime pas les tricheurs, répondit-elle simplement. Il avait besoin d'une leçon.

— Et il l'a eue. C'était astucieux de ta part.

La jeune femme ne releva pas le compliment. Elle trouvait inhabituel qu'il lui adresse ainsi la parole avec un tel naturel, alors qu'ils s'évitaient toujours soigneusement depuis des mois. À ses débuts au *Magnolia*, elle avait cru que les regards que Laurent lui lançait trahissaient un certain désir et elle s'était attendue à ce qu'il lui propose de monter avec elle – peut-être n'était-il retenu que par une sorte de timidité? –, mais les semaines avaient passé sans qu'il esquisse le moindre geste, de sorte qu'elle avait fini par se dire qu'il l'ignorait tout

simplement. Il faisait sans nul doute partie de ces clients difficiles, dont on ne sait jamais à l'avance ce qu'ils ont en tête.

Laurent, sans que sa voix ni son visage ne laissent paraître une quelconque émotion, demanda doucement :

— Tu montes avec moi ?

Contrairement à lui, la jeune femme ne parvint pas à cacher sa surprise.

— Je croyais que vous montiez uniquement avec Joséphine, ces derniers temps ?

— Je peux changer d'avis. Et toi, tu peux me tutoyer. On y va ?

Il lui présenta son bras. Elle ne pouvait refuser.



La porte de la chambre japonaise se referma avec un chuintement discret. Victoire se demandait encore comment elle en était arrivée là.

Elle ne l'aimait pas. Elle n'aimait pas l'énergie froide et un peu austère qu'il dégageait. Elle avait l'impression que toute la vie, dans cet homme, ne passait qu'à travers ses yeux – des yeux gris, vifs, observateurs au point de vous détailler des pieds à la tête sans le moindre respect – et que son corps n'exprimait rien d'autre qu'une mollesse faite non pas de paresse, mais d'indifférence. Laurent était décidément un animal à sang froid et Victoire n'était pas certaine d'avoir envie de s'y frotter.

Il n'avait pourtant plus l'air aussi impressionnant, maintenant qu'ils étaient seuls dans la pièce et que le brouhaha de la maison s'était estompé derrière la porte. La chambre japonaise était la plus tranquille, la dernière au bout du couloir. C'était aussi la préférée de Victoire. On l'avait nommée ainsi en raison d'un magnifique paravent oriental en bois laqué de noir, orné

d'un somptueux dessin de fleurs de cerisier peintes à la poudre d'or. Avec son lit haut, ses petites lampes de cuivre, ses éventails peints, ses soieries et ses murs recouverts de rideaux sombres, elle avait un je-ne-sais-quoi d'infiniment douillet qui donnait l'impression qu'on quittait le *Magnolia* pour se rendre dans un monde étranger, très loin. Très à son aise dans ce décor exotique, Laurent avait commencé à retirer sa redingote.

— Viens, approche, dit-il doucement en faisant signe à la jeune femme.

Alors qu'elle obéissait, il la prit par la taille et la serra contre lui avec une familiarité inhabituelle pour un homme tel que lui. Presque mécaniquement, il se mit à l'embrasser dans le cou.

Victoire se laissa faire sans rien dire. Elle savait que ses clients exigeaient d'elle qu'elle soit entreprenante, mais avec Laurent elle se sentait comme au jour de son arrivée au *Magnolia*, aussi inerte qu'une poupée de chiffon, attendant que l'homme décide de ce qu'il voulait lui faire.

Cela ne sembla pas plaire à Laurent qui, ne la voyant pas répondre à ses baisers, finit par cesser.

— Ça va ? demanda-t-il un peu brusquement.

— Oui...

Victoire se força à réagir et s'appliqua à défaire les boutons de la chemise de son client. Puisqu'elle devait y passer, autant s'y mettre dès maintenant pour en finir au plus vite.

Laurent était plutôt bel homme. Ses bras étaient bien un peu maigres, mais il avait des épaules développées, une fine toison sur le torse et des jambes musclées. Victoire avait trouvé un peu étrange de voir un visage si rond sur un corps si mince et élancé, mais à présent que Laurent se tenait à demi nu devant elle, elle lui trouvait un certain charme. C'était tout de même

plus agréable de se laisser toucher par un homme jeune et en parfaite santé tel que lui plutôt que par un vieillard ou un gros sanguin suintant par tous les pores de sa peau.

D'autant plus que l'énergie qui se dégageait de lui commençait à changer. C'était comme si, une fois nu, il perdait la carapace dont il s'entourait pour s'isoler des gens, même lorsqu'il se mêlait à la foule disparate des salons du *Magnolia*. Pendant un instant, la jeune femme en fut troublée. Laurent se montrerait-il un peu humain, pour une fois ?

L'inquiétude fut de courte durée, car elle surprit son regard. Les yeux gris n'exprimaient ni mépris ni agressivité, mais ils n'avaient pas changé : ils se plantaient toujours en elle avec une intensité désagréable.

Alors, d'elle-même, Victoire s'approcha et lui tendit ses lèvres, un geste auquel Laurent répondit avec bonne volonté. Mais alors qu'il la faisait se retourner et l'appuyait contre le lit pour la prendre par les hanches, la jeune femme fit ce qu'elle faisait avec tous ses clients : elle se déroba en se réfugiant dans sa tête.



Qu'est-ce qui ne va pas, avec cet homme-là ?

Décidément, je ne l'aime pas. C'est étrange, parce que comparé à Albert ou à Charles, il est plutôt bel homme. Ça devrait être plus agréable de se laisser toucher par quelqu'un comme lui.

Sa peau est chaude. Pourtant, tout en lui est froid. Il n'y a aucune chaleur dans ses gestes. Je suppose que je lui plais, car il ne change pas souvent de fille. Il ne monte qu'avec Toinette et Joséphine, jamais avec les autres, ou alors très rarement.

Bon, encore un qui me préfère sur le ventre. C'est drôle, il y a beaucoup d'hommes qui ne sont pas capables de nous regarder dans les yeux quand ils nous plantent leur sexe entre les jambes. Je suppose que s'ils ne nous

voient pas, ils peuvent imaginer que nous sommes quelqu'un d'autre. Leur femme qui refuse de se laisser toucher par eux. Ou la femme de leur meilleur ami, à laquelle ils rêvent.

Il faudra que je demande à Toinette ce qu'elle pense de celui-là. Est-ce qu'il est toujours aussi froid, avec elle?

C'est bizarre. Les soupirs sont les mêmes, les gestes sont les mêmes. Il ressemble à n'importe quel client. Pourtant, il y a quelque chose que je n'aime pas. Je ne sais pas quoi.

Le voilà qui vient. J'espère que je l'ai juste assez déçu pour qu'il ne revienne plus me voir.



Alors que Victoire grimpaient enfin sur le lit pour s'y allonger, le visage enfoui dans les coussins, n'offrant à Laurent que son dos et ses fesses, ce dernier s'assit au bord du matelas et ouvrit sa chemise pour laisser sécher la fine transpiration qui couvrait son torse. Il ne dit rien, ne fit pas l'offense à Victoire de lui demander si elle avait aimé leurs ébats. Il avait été droit au but, il n'y avait pas grand-chose à dire d'autre.

La jeune femme l'observait en douce sous les coussins. Elle tressaillit lorsqu'il se tourna vers elle et ferma les yeux pour faire croire qu'elle se reposait. C'est alors qu'elle sentit la main de Laurent se poser sur sa jambe et remonter lentement, doucement, jusqu'en haut. Il s'arrêta un instant, les doigts juste dans le pli de la fesse, puis il poussa un dernier soupir et se leva.

Victoire ne rouvrit les yeux que lorsqu'elle entendit les jetons de bronze tinter dans une petite soucoupe de faïence. Elle eut tout juste le temps d'apercevoir son client qui quittait la pièce.